



HAL
open science

Lignes de faille Le Caire, 2011

Perrine Lachenal

► **To cite this version:**

Perrine Lachenal. Lignes de faille Le Caire, 2011 : Ordres, violences et passages à l'acte. L'Homme et la Société, 2019, Corps en colère, 209, pp.105-119. 10.3917/lhs.209.0105 . halshs-03687469

HAL Id: halshs-03687469

<https://shs.hal.science/halshs-03687469>

Submitted on 3 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lignes de faille

Le Caire, 2011 : ordres, violences et passages à l'acte

Perrine Lachenal, en 2019, est post-doctorante au *Center for Near and Middle Eastern Studies* (CNMS), Philipps Universität, Marburg. Rattachée à l'Institut d'ethnologie européenne, méditerranéenne et comparative (IDEMEC - UMR 7307) d'Aix en Provence.

Cet article analyse la révolution égyptienne dans l'épaisseur et la complexité des expériences subjectives qui la constituent, grâce aux histoires et mobilités quotidiennes des personnes rencontrées au Caire¹. Si les cours de self-défense réservés aux femmes sur lesquels se concentre mon enquête ethnographique existaient déjà en Égypte depuis le milieu des années deux-mille, alors développés et promus dans le cadre de la lutte contre le harcèlement sexuel, la révolution, et les désordres et violences qui l'ont accompagnée, leur ont fait connaître un essor exceptionnel. Dans ces cours, que j'envisage comme producteurs d'une culture matérielle et motrice révolutionnaire, de jeunes femmes – celles que j'ai rencontrées ont entre 15 et 30 ans – viennent apprendre à donner coups de pied et de poing pour se défendre contre de potentiels harceleurs ou agresseurs.

Les images de ces apprenties combattantes, dans un contexte de violences sexuelles d'intensité perçue comme inédite, ont été largement médiatisées à la fois en Égypte et à l'international. Les articles de presse et les reportages soulignent la détermination de ces jeunes femmes d'en finir avec le harcèlement sexuel, « fléau » (*Al-Akhbar*, 20 septembre 2012) et « onzième plaie d'Égypte » (*Le Monde*, 25 avril 2013)². Pourcentages édifiants à la clé, les textes dépeignent les pratiquantes comme des modèles de résistance et insistent sur l'originalité de leurs tenues de sport, conjuguant port du voile et gants de boxe (*France 24*, 21 mars 2009 ; *NBC*, août 2009 ; *The Times*, 5 décembre 2009 ; *The Atlantic*, 2 mai 2013)³. Ces discours et représentations médiatiques constituent certes des objets d'étude pertinents – notamment pour évoquer les stéréotypes qui pèsent sur les corps des femmes musulmanes – mais ils ne constituent pourtant pas l'objet de cette contribution. À rebours du registre de l'exceptionnalité, des descriptions hyperboliques et des valeurs statistiques, cet article se concentre sur les expériences individuelles de la self-défense féminine pour donner à entendre des histoires habituellement peu présentes dans les productions médiatiques qui lui sont consacrées. Les franchissements dont il est question ici sont discrets, presque minuscules. Ils n'en demeurent pas moins importants à analyser, témoignant de l'imbrication permanente des différents ordres sociaux – sexué, familial, politique – et de la dimension ordinaire des périodes extraordinaires.

Avec enthousiasme et inquiétude, la révolution égyptienne a été expérimentée à l'échelle individuelle et a pu engendrer des mises en tensions et des négociations significatives. Il s'agit dans cet article de prêter l'analyse à un « jeu d'échelles » (Revel, 1998) faisant dialoguer les événements historiques qui se sont déroulés sur la place Tahrir avec les expérimentations singulières auxquelles ils ont donné cadre. Le succès de la pratique de la self-défense féminine dans le contexte révolutionnaire éclairera tout d'abord un point de bascule significatif – il serait désormais devenu nécessaire d'assurer par soi-même sa propre sécurité – qu'il s'agira d'envisager au prisme des rapports sociaux de sexe et de classe. La manière dont la sphère privée, et notamment la vie familiale des jeunes femmes auprès desquelles j'ai enquêté, entre en résonance avec le processus révolutionnaire ainsi qu'avec leurs apprentissages en cours de self-défense fera l'objet d'une seconde partie. Les histoires des martyrs de la révolution permettront par la suite d'illustrer l'imbrication entre différentes formes d'autorité, témoignant du mouvement d'aller et retour – sorte d'écho – qui existe entre l'échelle microsociale, celle des corps et des individus, et celle du pays ; ainsi que le montreront également, selon des spécificités de genre propres, les cas de femmes martyres.

¹ Dans le cadre d'un travail de thèse portant sur différentes pratiques féminines de défense ayant émergé en Égypte à partir de 2011.

² « The Widespread Plague of Sexual Harassment in Egypt », *Al-Akhbar*, 20 septembre 2012, english.al-akhbar.com/node/12456 ; « Le harcèlement sexuel, la onzième plaie d'Égypte », *Le Monde*, 25 avril 2013, www.lemonde.fr/societe/article/2013/04/25/harcelement-sexuel-la-onzieme-plaie-dEgypte_3166607_3224.html.

³ « In Egypt, Some Women Fight Sexual Harassment With Karate Chops », *The Atlantic*, 8 mai 2013, www.theatlantic.com/international/archive/2013/05/in-egypt-some-women-fight-sexual-harassment-with-karate-chops/275642 ; « Women learn self-defence to fight back against harassment in Cairo », *The Times*, 5 décembre 2009, www.thetimes.co.uk/tto/life/article1855782.ece ; « Egyptian women fight sexual harassment », *NBC*, 2 août 2009, www.bbc.co.uk/news/world-middle-east-22367447. « Young girls learn to fight off sexual aggressors », *France 24*, 21 mars 2009, www.youtube.com/watch?v=mQZ92zLQFo8.

Coup pour coup : pratiques de self-défense féminine dans le contexte révolutionnaire

Le parti pris optimiste voulant constater l'absence de harcèlement sexuel sur la place Tahrir en 2011 laisse rapidement place à un discours inquiet sur les violences, notamment militaires, et le danger que représente pour les femmes le fait d'aller manifester. Ce danger semble atteindre une ampleur nouvelle à partir de l'automne 2012, et ne fait que s'aggraver par la suite (FIDH, 2014)⁴, quand des viols sont commis en marge des manifestations et que des actes de harcèlement dit « de masse » commencent à se multiplier. Les témoignages de victimes laissent entrevoir des scénarios semblables : des manifestantes seraient délibérément prises à parties, isolées et violentées. Les corps des femmes semblent intentionnellement ciblés, comme pour atteindre le mouvement contestataire en son entier (Das, 1996 ; Salime, 2015) : on les dévêtit et on les agresse d'un côté, on met en doute leur moralité et vérifie leur virginité de l'autre (CNN, 1 juin 2011)⁵.

À mesure que se politisent les interprétations des violences sexuelles, le recours à la défense physique par les femmes se formule comme un possible acte de résistance. Dans ce contexte, le choix de faire de la self-défense gagne une légitimité d'ordre politique dont il n'avait pu bénéficier avant le 25 janvier 2011, en témoigne la multiplication des offres de cours à partir de cette date. Certains de ces cours s'improvisent dans l'urgence et sont accessibles gratuitement dans des locaux associatifs ou des jardins publics, organisés par des associations féministes ou des groupes de défense des droits humains. Ils peuvent alors être directement pensés pour apprendre à réagir face à des situations d'agression et de violence lors des manifestations. Visant une clientèle plus aisée, d'autres cours commencent à être dispensés à prix d'or dans les salles de sport des beaux quartiers de la ville (*El-Watan News*, 9 avril 2013)⁶. Il est intéressant de remarquer que des offres de cours de défense ouverts aux hommes se multiplient également dans ces salles de sport, mais ne portent pas l'appellation « self-défense ». Celle-ci semble laisser supposer un statut de victime qui ne correspond pas aux représentations idéalisées d'un masculin combattant. Pour les hommes, il est plutôt question de cours de « défense civile » ou de « défense au couteau » alors qu'il demeure impensable, aux dires des professeurs interrogés, que des femmes puissent être formées à la défense armée.

Si le constat de crise sécuritaire est partagé, les gestes enseignés et les registres discursifs encadrant les différentes pratiques de self-défense qui se développent à partir de 2011 varient d'un cours à l'autre. Il est par exemple envisagé, dans les cours donnés en marge des manifestations, de répliquer physiquement à la violence de la police ou de l'armée alors que dans ceux dispensés dans les salles de sport, les forces de sécurité sont présentées comme de possibles alliées dans la lutte contre l'insécurité. Cette diversité – en termes de lieu, de prix et de contenu – invite à construire une analyse de la pratique de la self-défense féminine en termes de rapports sociaux de classe. Les positions sociales des jeunes femmes auprès desquelles j'ai enquêtées influencent en effet non seulement leurs trajectoires quotidiennes et leurs expériences de la révolution, mais également leurs représentations de l'« ennemi », celui envers lequel une violence légitime est envisageable. Le film *Les femmes du bus 678* (Diab, 2010), qui porte sur le harcèlement de rue au Caire, donne à voir l'incidence de la classe sociale sur la manière dont les femmes cairotes appréhendent leur ville. La mobilité des femmes des classes supérieures se caractérise notamment par un souci d'hermétisme qui s'illustre par la fréquentation d'espaces peu-mixtes socialement. En entretiens, ces femmes expriment leur peur que la

⁴ Le rapport *Egypt: Keeping women out. Sexual violence against women in the public sphere* a été publié en 2014 sous l'égide de la Fédération internationale des droits de l'homme (FIDH) avec la collaboration des mouvements *New Woman Foundation*, *Nazra for Feminist Studies* et *Uprising of Women in the Arab World*, www.fidh.org/IMG/pdf/egypt_women_final_english.pdf.

⁵ « Virginity tests and the abuse of Egypt's women », *CNN*, 1 juin 2011, edition.cnn.com/2011/OPINION/06/01/coleman.egypt.women/.

⁶ « Des entraînements pour affronter les voyous et les harceleurs sexuels » (*tadrîbât magâniyya li-mûâgaha al-balâgiyya wa al-mutaḥarishîn ginsî*), *El-Watan News*, 9 avril 2013, www.elwatannews.com/news/details/167359.

révolution ait rendu plus poreuses certaines des frontières sociales qui organisaient jusqu'alors leurs vies quotidiennes.

Que ce soit à l'encontre des représentants d'un pouvoir à abattre ou de voyous auxquels les bouleversements auraient donné champ libre, les pratiquantes de self-défense défendent leur légitimité à faire usage de la violence. La nécessité impérieuse d'armer son corps, qui se formule à travers des configurations plurielles propres à la position sociale et au rapport au pouvoir de chacune, dessine un nouveau récit de la violence des femmes : celui d'une violence-ressource, conjoncturelle et autorisée par le contexte exceptionnel de la révolution (Cardi & Pruvost, 2011). L'expérience d'armer son corps, c'est-à-dire de faire l'acquisition de techniques de combat, est vécue positivement par les pratiquantes de self-défense auprès desquelles j'ai enquêté, venant fragiliser de manière déconcertante leurs représentations de la domination masculine. La défense, jusque-là caractérisée par une dimension relationnelle dont la dimension sexuée était évidente – les hommes devant protéger les femmes des autres hommes – devient avec l'apprentissage de la self-défense une propriété individuelle, un savoir-faire à soi.

Désordres familiaux : l'ordre des sexes en question

Le moment révolutionnaire a représenté, ainsi que certaines des pratiquantes de self-défense me l'expliquent en entretien, un temps de positionnement décisif par rapport aux figures incarnant l'autorité dans leurs familles. Dans l'urgence d'une lutte politique, la question de l'obéissance s'est posée sur le registre de la loyauté, rendant visible l'existence de référents normatifs rivaux.

L'anthropologue Suad Joseph (1994) insiste sur l'importance d'interroger la diversité et la complexité des rapports familiaux dans lesquels les femmes sont prises afin de les positionner dans leurs matrices sociales et dans les rapports de pouvoir qui les gouvernent. Les « violences ordinaires » telles que Jacky Bouju les étudie au Mali, et dont la famille constitue un des cadres d'expression privilégiés, constituent par ailleurs un « excellent observatoire des micro-changements sociaux en train de se faire » (2008, 6). Les expériences de Mona et de Lina, rencontrées en cours de self-défense, en offrent de belles illustrations. Les jeunes femmes, respectivement âgées de 21 et 26 ans en janvier 2011, se sont confrontées toutes deux à des membres de leurs familles qui n'investissaient pas les événements avec le même espoir et la même conviction qu'elles : si ces dernières se réjouissaient de voir les mobilisations grandir et le régime de Moubarak flancher – « Je l'attendais depuis longtemps cette révolution ! » me dit Lina – leur enthousiasme s'est rapidement heurté à l'appréhension et au désaccord des leurs. Il ne s'agissait pas d'un décalage d'ordre générationnel car c'était, dans les deux cas, à leurs frères aînés que ces jeunes femmes ont dû faire face, plus âgés qu'elles de quelques années seulement : un an de plus dans le cas de Lina, six dans celui de Mona. L'extrait qui suit est tiré d'un entretien que j'ai eu avec Mona en avril 2012 ; il donne à voir la manière dont la période révolutionnaire a influencé ses relations familiales en rendant présente, pour elle et de manière intime, la question de la légitimité du pouvoir et de sa violence. Ses relations familiales sont marquées par des tensions et des déplacements stratégiques – en lien avec le fait que son frère aîné soit policier – proches des dynamiques qui orientent les mobilisations révolutionnaires, au même moment, sur la place Tahrir :

Il y avait deux camps opposés au sein de la même famille ! Mon frère et moi. Moi j'étais parmi les révolutionnaires qui voulaient détruire les postes de police et lui, le policier, il tirait sur les révolutionnaires ! C'était fou. Aujourd'hui je ne lui parle plus, on ne s'entend pas du tout. [...] Je me souviens que je lui avais demandé il y a quelques temps de m'apprendre à me défendre, parce que lui connaît des techniques. Tu sais j'ai toujours voulu savoir comment me servir d'un couteau [elle sourit] ! Je lui avais demandé de m'apprendre mais évidemment il a refusé, ce n'est pas pour les filles selon lui. Mais du coup je lui ai volé un couteau. Un jour que j'étais dans son bureau et qu'il n'était pas là, j'ai volé un couteau. Un grand couteau. Il ne peut pas s'en rendre compte car il a trop de couteaux. Je l'ai caché

dans ma chambre sous mes habits et parfois quand je suis seule, je m'entraîne à faire quelques mouvements avec.

Les paroles de Mona donnent à voir un enchevêtrement de positions hiérarchiques caractérisées par des relations d'autorité ou de pouvoir – frère/sœur, aîné/cadette, policier/manifestante – dont la légitimité est ici systématiquement remise en cause. La décision de Mona de voler un couteau à son frère constitue un franchissement significatif : l'affirmation d'une légitimité à faire usage de la violence, formulé ici dans le cadre d'un projet de défense – mais il n'échappe vraisemblablement pas à son frère que ce projet pourrait se retourner contre lui étant donné leurs positions respectives sur les lignes de front – et la contestation explicite d'un monopole masculin de la violence et de ses « outils », souvent comme ici des armes (Tabet, 1979).

Lina est quant à elle confrontée à la violence physique dans son cadre familial, et ce pour la première fois de sa vie, en janvier 2011 alors que les premiers affrontements ont lieu dans le centre-ville du Caire. Elle me raconte en entretien sa tentative d'aller manifester aux premiers jours de la révolution :

Je voulais y aller mais mon frère n'était pas d'accord. Il voulait m'empêcher de sortir, il ne voulait pas de cette révolution. Ce jour-là, il m'a frappé fort et longtemps : un coup de poing dans ma bouche, d'autres dans mes bras. Et je t'ai dit, il est costaud ! C'était la première fois de sa vie qu'il levait la main sur moi. La seule façon que j'aurais eue de l'arrêter... La seule façon de lutter, de le détruire, c'est ça [le coup de pied dans les parties génitales]. Je sais le faire, j'ai appris en cours mais je ne pouvais pas bien sûr. Ce ne serait pas acceptable, c'est mon frère ! C'était impossible !

C'est finalement l'oncle de Lina, le frère de son père, qui viendra la chercher ce jour-là pour l'emmener manifester à ses côtés. Le passage à l'acte du frère de Lina informe ici sur la structure du pouvoir au sein de la famille, et sur le « processus de violence » associé dont il ne constitue « qu'un moment remarquable » (Bouju, 2008 : 4). Le récit rapporté est toutefois celui d'une rupture car depuis ce moment, Lina ne parle plus à son frère – « tu te rends compte qu'il voulait m'empêcher de participer à un de mes rêves, parce que j'ai vraiment rêvé de cette révolution » – et reproche toujours à son père de n'être pas intervenu pour le calmer et le punir. Son témoignage invite également à s'interroger sur les possibilités de mise en pratique des apprentissages qui ont lieu en cours de self-défense : le geste physique est ici symboliquement inacceptable. Ce ne sont pas les compétences techniques qui manquent à Lina pour se défendre mais bien l'autorisation à le faire ; il convient de distinguer le « pouvoir se défendre » exprimant soit la possibilité ou la légitimité. Par ailleurs, l'histoire amoureuse qui débutera pour Lina en marge des batailles de la rue Mohamed Mahmoud⁷, à l'automne 2011, sera travaillée par de semblables rapports d'autorité familiale. Si cette histoire n'a finalement pas duré, c'est parce qu'elle a été contrariée par des membres de la famille de son petit ami dont le père et le frère qui envisageaient pour lui une autre prétendante. La violence de leur opposition le forcera à s'éloigner de Lina. Dans ces différents cas, les figures masculines aînées, activant la position hiérarchique qui est la leur et l'autorité qui y est associée, viennent contraindre – parfois physiquement – ce que l'expérience révolutionnaire avait permis mais n'avait pu accomplir pleinement.

Devoir national versus obéissance filiale: les martyrs de la révolution égyptienne

L'étude des trajectoires de certains martyrs de la révolution égyptienne révèle une imbrication semblable entre différentes formes d'autorité, articulées entre elles afin de pouvoir donner sens à l'irruption brutale et mortelle de la violence. Le sacrifice du martyr se formule en effet communément comme provocation à l'autorité parentale, l'appel national primant sur l'obéissance filiale.

⁷ La rue Mohamed Mahmoud, qui relie la place Tahrir au ministère de l'intérieur, a constitué un des espaces stratégiques de la contestation, distingué par la violence des répressions qui y ont eu lieu. A l'automne 2011, une cinquantaine de personnes y avaient été tuées au cours d'un affrontement étalé sur plusieurs jours.

Sacrifiés sur l'autel de la révolution, les martyrs se révèlent des figures stratégiques pour penser l'articulation des normes relatives au pouvoir et à sa violence, à l'autorité familiale et au système du genre (Lachenal, 2018). Tombés sous les balles du pouvoir ou au cours des affrontements, les martyrs s'imposent comme des figures singulières et tragiques de la révolution égyptienne et certains de leurs visages, figés dans une jeunesse qui était la leur, deviennent omniprésents dans le paysage urbain du Caire dès les premières semaines de mobilisation. Il m'a semblé pertinent d'appréhender ces figures au prisme des relations, notamment familiales, à travers lesquelles elles sont alors publiquement construites et représentées. La plupart des récits relatifs aux jeunes martyrs se construisent en effet selon un schéma narratif commun, visible par exemple dans les textes de Mahmoud Farag, accompagnant les photographies de l'ouvrage *Égypte, les martyrs de la révolution* (Dailleux, Farag & Taia, 2013) : les jeunes hommes disparus avaient initialement reçu l'ordre de ne pas aller manifester de la part d'un de leurs parents effrayés, mais étaient tout de même sortis, « appelés par l'Égypte » (2013 : 30). Comme si le devoir national avait primé pour eux, au prix de leurs vies, sur leur devoir filial d'obéissance. Leur sacrifice constitue une motivation pour les autres « révolutionnaires », celle de désobéir également comme cela est visible dans les paroles de Yara, 24 ans, que je rencontre en marge d'une manifestation en 2011 : « c'est pour eux que je continue » dit-elle. Puisque des jeunes ont perdu la vie, la cause est devenue absolue et ses parents, ainsi que l'autorité dont ils sont investis, ne peuvent espérer rivaliser avec l'importance de poursuivre la mobilisation : « mes parents s'inquiètent parfois mais ils doivent comprendre [silence] ils n'ont pas le choix ».

La rivalité entre les deux référents, celui de la nation et celui de la famille, s'illustre également à travers des discours imagés associant l'Égypte à une mère, la loyauté due à la première se formulant à travers le répertoire de la famille. La métaphore familiale ponctue par exemple les témoignages des membres des comités populaires, patrouilles civiles de voisinage, recueillis au printemps 2011 (Lachenal, 2012). Mounir, actif sur les barricades du riche quartier de Zamalek, m'explique : « il fallait défendre l'Égypte, notre Égypte. Tu sais qu'on appelle aussi la ville du Caire la mère du monde? ». L'historienne Beth Baron (2005) a justement travaillé sur l'utilisation des figures féminines et maternelles dans la représentation de la nation égyptienne tout au long du 19^e siècle, mettant en lumière son potentiel mobilisateur et paradoxal. Phénomène classique dans tout projet nationaliste, la prééminence des figures féminines dans les représentations du pays allait de pair avec le refus de leur accès à la scène nationale en tant que sujets politiques. Elle évoque notamment l'absence notable de femmes lors de la cérémonie d'inauguration, en 1928, de la statue « Le réveil de l'Égypte » représentant l'Égypte sous les traits d'une femme posant fièrement aux côtés du Sphinx. Quelques décennies plus tard, après l'indépendance du pays, Gamal Abdel Nasser se distinguait quant à lui par la nature des injonctions adressées aux femmes, mères de la nation égyptienne, appelées dans le même temps à l'émancipation et à l'obéissance (Roussillon, 2006). D'autres exemples plus contemporains montrent que le répertoire familial peut être mobilisé par le pouvoir en place afin d'inscrire sa légitimité dans des structures intimes, sur le registre de la relation paternelle ou conjugale. Il est significatif qu'Hosni Moubarak se soit présenté comme une figure paternelle lorsque les manifestations contre lui étaient au plus fort en février 2011, rappelant sa loyauté et son amour pour son pays. De manière plus récente, Abdel Fattah Al-Sissi, qui brigue officiellement la place de chef d'État en mars 2014, accumule les déclarations d'amour à l'Égypte et à son peuple dans un registre presque conjugal. La politologue Rabab El-Mahdi fait un étonnant parallèle entre les discours de « Sissi » et les paroles d'une chanson de Tamer Hosny, chanteur populaire égyptien à la « chemise ouverte sur pectoraux musclés » ; les deux hommes posant les conditions de leur amour : la protection est accordée en contrepartie de la soumission⁸.

⁸ « Tamer Hosny et le maréchal » (*Tâmar Husnî wa al-mushîr*), *Al-Safir*, 12 mars 2014, arabi.assafir.com/article.asp?aid=1659&refsite=assafir&reftype=w. La traduction française de cet article est

Singularités du martyr au féminin : les cadres de la violence des femmes

Le rapport *Suspendues dans l'histoire, oubliées de la mémoire* (Hassan, 2011) dresse le portrait de 22 femmes tuées au cours de « la révolution de la liberté du 25 janvier », insistant sur l'importance d'intégrer ces portraits de femmes martyres dans le récit révolutionnaire. Son auteure déplore que certaines couvertures médiatiques aient contribué à invisibiliser le grand nombre de femmes ayant perdu la vie, en focalisant notamment sur Sally Zahran, jeune femme de 23 ans devenue « mythe » et dont le visage était en effet omniprésent dans les premières représentations des martyrs de la révolution (*Le Temps*, 5 mars 2011)⁹.

L'histoire de Sally suit le même schéma narratif que celui précédemment identifié pour les hommes concernant la désobéissance à l'autorité familiale. Car c'est bien l'interdiction de sa mère de retourner manifester qui est présentée comme élément déclencheur, aux dires mêmes de cette dernière lorsqu'elle fait face aux caméras dans le but de rétablir la vérité concernant la mort de sa fille (*On TV*, 3 mars 2011)¹⁰. Au bord des larmes, la mère de Sally raconte cette journée du 28 janvier 2011 lors de laquelle elle avait interdit à sa fille de rejoindre les manifestations. Effrayée par l'intensité des affrontements, elle avait fermé à clé la porte de leur appartement. Sally avait alors invoqué son « devoir pour le pays » et prétendu, en s'approchant du balcon, qu'elle était prête à s'échapper par la fenêtre. Elle aurait alors perdu l'équilibre et fait une chute mortelle. En 2011, cette histoire fait l'objet en Égypte d'un véritable engouement. La jeune femme est investie comme figure publique : on la projette comme future héroïne de film – son rôle aurait pu être interprété par une célèbre actrice égyptienne – ou comme donnant son nom à un des vaisseaux de la NASA de la prochaine mission Mars (*Egypt Independent*, 10 février 2011)¹¹. Des controverses relatives aux images de cette jeune femme ne tardent pas toutefois à apparaître, significatives de tensions plus larges relatives aux corps des femmes et aux signes de piété dans la société égyptienne (Armbust, 2013) : l'omniprésence du visage de Sally est en effet décriée par certains car la jeune femme ne portait pas le *hijab* et des photographies retouchées manuellement, dans lesquelles les cheveux de la jeune femme sont couverts, circuleront sur internet.

Dans le texte accompagnant le portrait qu'il lui a consacré, l'artiste égyptien Helmi El-Touni qualifie Sally Zahran de « Jeanne d'Arc égyptienne » (Armbust, 2013). La comparaison avec cette figure, communément utilisée pour dire l'investissement féminin dans une lutte politique, offre ici une belle illustration des enjeux soulevés par l'usage de la violence – réalisé ou représenté – par les femmes. L'historienne Maryline Booth (1998), qui a travaillé sur la presse féminine qui s'est développée en Égypte dans le tournant du 20^e siècle, a constaté la récurrence de biographies de Jeanne d'Arc, mobilisées selon elle à des fins nationalistes. Cette figure incarne à la fois le conflit intérieur sur la loyauté, semblable aux histoires des martyrs, et la capacité à hiérarchiser ses appartenances – à une catégorie sexuée, à une famille, à une religion, à une nation – et à le payer de sa vie. Dans ces biographies à l'égyptienne, Jeanne d'Arc est celle qui transgresse les conventions liées à son sexe, habillée comme un homme et maniant les armes. Toutefois la dimension transgressive de son héroïsme semble désamorcée par le rappel de sa virginité et de la pureté de sa foi. Il est également précisé qu'en pleine bataille, Jeanne d'Arc montrait une sensibilité féminine et rendait explicite son

accessible sur le blog « Cultures et politiques arabes » d'Yves Quijano-Gonzales: « Tamer Hosny et le maréchal : l'Égypte des Si Sayyed », 24 mars 2014, /cpa.hypotheses.org/5070/comment-page-1#comment-20465.

⁹ « Enquête sur la fabrication d'un mythe », *Le Temps*, 5 mars 2011, www.letemps.ch/Page/Uuid/d1959468-46a5-11e0-9692-6c0228161272|2.

¹⁰ Reportage « Sally Zahran : martyr ou suicide ? Écoute la vérité de sa mère » (*sâlî zahrân : shahîda am muntahira? isma' al-haqîqa min ûmmhâ*, programme « Notre Pays » (*baladnâ*), 3 mars 2011, www.youtube.com/watch?v=w-MyrknszE0).

¹¹ « NASA to honor Tahrir Square martyr by putting name on spacecraft », *Egypt Independent*, 10 février 2011, www.egyptindependent.com/news/nasa-honor-tahrir-square-martyr-putting-name-spacecraft.

désir de retourner chez son père une fois le combat terminé. La parenthèse transgressive sera refermée dès lors que la jeune femme retrouvera sa famille et le système d'attentes et d'autorités qui y est lié. Cette structure narrative n'est pas propre à une période historique particulière et sert d'encadrement pour formuler certains engagements jugés non-conventionnels des jeunes femmes. Les récits de vie des femmes engagées dans la lutte armée sont par exemple organisés de cette façon : *a posteriori*, la violence de l'engagement est encadrée par un discours conforme à l'ordre des sexes, contribuant à dépolitiser les combattantes en les subordonnant à des figures masculines dominantes. Le cas des femmes kamikazes est particulièrement significatif comme le montre Sonia Dayan-Herzbrun (2012) à propos de l'attentat-suicide commis par Sana Mhaydli, alors âgée de 17 ans, dans le sud-Liban en 1985. Dans le testament qu'elle avait laissé, la jeune femme se revendiquait comme indépendante, déterminée et dévouée à sa cause ; elle sera qualifiée de manière post-mortem de « fille spirituelle » du dirigeant syrien, de « fiancée du sud » représentée dans une robe virginale blanche qui, à travers son acte, se serait « mariée à la patrie toute entière » (2012 : 132). Sana se voit ainsi réinscrite après sa mort dans des relations de parenté et de conjugalité, ceci contribuant à normaliser, en le féminisant, le franchissement qu'elle incarne. Pénélope Larzilière (2007) constate des usages semblables du registre marital dans les récits encadrant les attentats suicides conduits par les femmes palestiniennes et tchéchènes, ayant pour conséquence d'éloigner leurs choix de toute interprétation en termes de rationalité politique.

Conclusion

L'extrait avec lequel se termine cet article, tiré de mes notes de terrain, offre un prolongement ethnographique à la réflexion menée sur le genre, la violence et la légitime défense dans le contexte révolutionnaire, illustrant l'imbrication des registres individuels et collectifs. Différents ordres de pouvoir associés à des usages différenciés de la violence, pensés comme plus ou moins légitimes, entrent ici en écho et se répondent les uns aux autres :

C'est la fête des mères aujourd'hui en Égypte. Le centre *Al-Sawi* organise normalement à cette occasion une soirée festive mais il a été décidé cette année, m'explique un garçon de l'accueil, de faire une soirée pour célébrer les mères des martyrs. La grande salle est presque remplie, près de 200 personnes sont présentes. Les deux premières rangées sont réservées aux mères des martyrs, lignes de femmes vêtues de noir, chacune portant autour de son cou la photo de son fils tué pendant les manifestations. Il y a à peine plus d'un mois. Certaines d'entre elles pleurent. Il y a aussi quelques hommes avec de semblables photos autour du cou, je suppose que ce sont les pères. La salle est dans le noir, tournée vers une scène sur laquelle des discours s'enchaînent. Une grande affiche est accrochée derrière la scène, sur laquelle on peut lire : « Le sang des martyrs est mon sang » et « La mère des martyrs est ma mère ». Un chanteur arrive, il s'agit de Ramy Essam, petite star du moment qui a mis en chanson les slogans révolutionnaires les plus marquants. Il commence son répertoire en précisant qu'il chante pour les martyrs et qu'il ne veut pas être applaudi. Le public reprend en chantant « Dégage ! » et « À bas le pouvoir militaire ». À côté de moi il y a un jeune homme qui pleure, il porte des bandages sur la tête. L'émotion est palpable dans la salle. Il est plus de 18 heures et le cours de self-défense va commencer. Claudia [la professeure] nous fait rentrer dans la salle, juste derrière la scène. Même la porte fermée, on entend les slogans révolutionnaires depuis l'extérieur. Forts. Claudia a l'air agacée qu'on ne puisse pas s'entendre. On se met en cercle pour travailler la voix et les gestes de mise à distance, elle nous encourage : « il faut crier plus fort qu'eux ! ». En écho au public qui crie « dégage », nous crions « éloigne-toi ».

Extrait de mes notes de terrain, 21 mars 2011.

Dans l'écho des autres voix, les cris des jeunes femmes, elles-mêmes encouragées par Claudia à crier « plus fort » que la centaine de personnes présentes, se révèlent dans leur dimension politique. Subvertir l'ordre c'est ici, pour les pratiquantes de self-défense comme pour les jeunes scandant des slogans, contester l'ordre de violence et revendiquer une légitimité à le faire. La question du genre organise profondément les expériences et les interactions des personnes présentes – jeunes femmes voulant confronter leurs agresseurs et rendre les coups, mères de jeunes hommes tués devenues malgré

elles des icônes de la cause, ou encore blessés de la révolution – incarnant des modèles singuliers de masculinités et de féminités.

Toute période révolutionnaire, en ce qu'elle est marquée par des basculements décisifs des rapports de pouvoir, permet d'interroger les manières de dire la légitimité et l'illégitimité d'une violence en les liant à des représentations spécifiques de l'ordre social. Les histoires rapportées dans cet article montrent que l'expérience du pouvoir prend différentes formes en fonction des protagonistes. Au Caire, les personnes qui gravitent autour de la self-défense sont par exemple loin de constituer un ensemble homogène et ont des manières singulières d'articuler entre elles les normes sociales, particulièrement celles liées à leur appartenance de classe et de sexe. Les pratiques féminines de défense et les franchissements qu'elles impliquent à l'échelle des corps apparaissent comme des moyens d'exprimer et de gérer, pour les femmes qui en font le choix, un mélange complexe d'anxiété et de détermination qui peut être lié à leurs situations familiales, à leurs expériences de la ville et aux bouleversements révolutionnaires.

Références bibliographiques

ABU-LUGHOD Lila, 2008, « Feminist Longings and Postcolonial Conditions », in L. Abu-Lughod (éd.), *Remaking Women. Feminism and Modernity in the Middle East*, Princeton, Princeton University Press, p. 3-32.

ARMBRUST Walter, 2013, « The Ambivalence of Martyrs and the Counter-revolution », *Cultural Anthropology Online*. URL: culanth.org/fieldsights/213-the-ambivalence-of-martyrs-and-the-counter-revolution [consulté le 29 décembre 2013].

BARON Beth, 2005, *Egypt as a Woman. Nationalism, Gender and Politics*, Le Caire, AUC Press.

BOOTH Marylin, 1998, « The Egyptian Lives of Jeanne d'Arc », in L. Abu-Lughod (éd.), *Remaking Women. Feminism and modernity in the Middle East*, Princeton, Princeton University Press, p. 171- 211.

BOUJU Jacky et DE BRUIJN Mirjam, 2008, « Violences structurelles et violences systémiques. La violence ordinaire des rapports sociaux en Afrique », *Bulletin de l'APAD*, 27-28. URL : apad.revues.org/3673 [consulté le 11 mai 2014].

CARDI Coline, PRUVOST Geneviève, 2012, « Introduction générale », in C. Cardi et G. Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, p. 13- 64.

DAILLEUX Denis, FARAG Mahmoud, TAIA Abdellah, 2013, *Égypte, les martyrs de la révolution*, Paris, Le bec en l'air.

DAS Veena, 1996, « Sexual Violence, Discursive Formations and the State », *Economic and Political Weekly*, 31, p. 2411- 2423.

DAYAN-HERZBRUN Sonia, 2012, « Femmes du Liban et de la Palestine dans la lutte armée », in C. Cardi et G. Pruvost (dir.) *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, p. 120- 137.

HASSAN Rasha, 2011, « Les martyres de la révolution de la liberté du 25 janvier, suspendues dans l'histoire, oubliées de la mémoire » (*Shahîdât thawra al-huriyya al-khamsa wa 'ashrîn yanâyîr. 'âliqûn fî al-târikh nasîyûn fî al-dhâkira*), Le Caire, ONG « For Women and Development ».

JOSEPH Suad, 1994, « Brother/Sister Relationships: Connectivity, Love, and Power in the Reproduction of Patriarchy in Lebanon », *American Ethnologist*, 21, p. 50- 73.

LACHENAL Perrine, 2018, « Des 'mises en martyr' contestées. Enjeux sociaux et sexués de l'iconographie de la révolution égyptienne », *Archives de sciences sociales des religions*, 181, p. 69- 93.

LACHENAL Perrine, 2012, « Le Caire, 2011. Plongée ethnographique au cœur des *lajân sha'abeya* [comités populaires] », *Année du Maghreb*, 8, p. 193-206.

LARZILLIÈRE Pénélope, 2016, « On suicide bombings: questioning rationalist models and logics of gender », *International Review of Sociology*, 27, p. 108-125.

REVEL Jacques, 1998, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Le Seuil.

ROUSSILLON Alain, 2006, « Égypte : chronique d'une retraditionalisation annoncée », in F-Z. Zryouil et A. Roussillon (dir.), *Être femme en Égypte, au Maroc et en Jordanie*, Le Caire, Aux lieux d'être, p. 27- 77.

SALIME Zakia, 2015, « Arab Revolutions: Legible Illegible Bodies », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 35, p. 525-538.

TABET Paula, 1979, « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, 19, p. 5- 61.

Résumé

Au Caire, en janvier 2011, des centaines de milliers de personnes manifestent contre Hosni Moubarak, remettant en cause la légitimité de son pouvoir. Des basculements décisifs, relatifs aux manières de dire les usages légitimes et illégitimes de la violence, s'opèrent durant cette période, permettant au rapport de force de s'inverser. Les basculements à l'échelle du pays ont travaillé – et ont été dialectiquement travaillés par – les expériences quotidiennes des individus, leurs relations ainsi que leurs représentations du monde et de son ordre. Cet article se concentre sur la dimension intime de la révolution égyptienne, à l'échelle des corps et des individus. Les franchissements dont il est ici question sont discrets, presque minuscules, mais n'en demeurent pas moins importants à analyser, témoignant de l'imbrication permanente des différents ordres sociaux et de la dimension ordinaire des périodes extraordinaires.

Mots-clés : corps, genre, révolution, Égypte.

Abstract

In January 2011, all over Egypt, hundreds of thousands of people demonstrated against Hosni Mubarak, questioning the legitimacy of his power. During this period, the ways in which violence was framed as legitimate or illegitimate changed, leading to radical reconfigurations of power relations and ultimately the fall of the dictator. The country-wide shift influenced—and was dialectically influenced by—individuals' everyday experiences, relationships, and representations of the world. This article focuses on the microsocial dimension of the Egyptian revolution, investigating the scale of bodies and individuals. The crossings it discusses are discrete and often overlooked. Their analysis is nevertheless a fundamental task, one that illustrates the ordinary dimension of extraordinary periods.

Keywords: body, gender, revolution, Egypt.